Document généré le 4 juil. 2025 19:35

Bulletin d'histoire politique

Julie B. Papineau, Une Femme patriote: Correspondance, 1832-1862, Introduction et notes par Renée Blanchet, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1997, 518 p.

Françoise Noël

Volume 7, numéro 1, automne 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1060300ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1060300ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Noël, F. (1998). Compte rendu de [Julie B. Papineau, Une Femme patriote: Correspondance, 1832-1862, Introduction et notes par Renée Blanchet, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1997, 518 p.] *Bulletin d'histoire politique*, *7*(1), 169–172. https://doi.org/10.7202/1060300ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Julie B. Papineau, *Une Femme patriote: Correspondance*, 1832-1862, Introduction et notes par Renée Blanchet, Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1997, 518 p.

La correspondance de Julie Bruneau Papineau s'étend sur une période de 39 ans, de 1823 à 1862. Deux-tiers des lettres paraissent pour la première fois dans cette publication. Une chronologie, un tableau généalogique et surtout de minutieuses notes facilitent beaucoup la lecture de cette correspondance. Les notes précisent l'identité des personnes mentionnées et les coordonnées des événements tels les mariages et les naissances. On y trouve aussi une courte explication des affaires politiques quand celles-ci ne sont pas évidentes. Ces clarifications sont indispensables pour les lecteurs moins familiers avec les débats et les personnalités du jour. Regroupée en six chapitres, cette correspondance évolue en trois grandes périodes qui reflètent l'itinéraire de Louis-Joseph Papineau: avant les troubles, les troubles et l'exil, et après le retour de Papineau. Mais la parole demeure avec Julie Bruneau Papineau.

Dans un premier temps (La vie quotidienne, 1823-1838), la majorité des lettres sont adressées à Papineau tandis qu'il est absent pour les sessions de la Chambre des députés à Québec, et sont donc limitées dans le temps, de novembre à mars de chaque année. Quelques lettres sont destinées à ses fils, Amédée et Lactance, lorsqu'ils sont aux Collège de Saint-Hyacinthe. Le thème dominant est celui de la santé de Julie elle-même, de ses enfants et de la famille. D'une santé délicate, Julie croit sincèrement aux bienfaits de la purgation et elle se traite ainsi souvent. Sa pauvre santé est sans doute aggravée par le fait qu'elle est enceinte et donne naissance à plusieurs de ses enfants pendant cette période. Elle parle beaucoup des enfants et de leur comportement; ses attitudes envers leur éducation, y compris religieuse, transparaît. Toutes les inquiétudes d'une mère s'y trouvent. Contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, les détails de la vie domestique sont assez rares. Agacée par ces détails, elle préfère remplir ses lettres avec des choses plus intéressantes. Même les commissions que son époux lui demande, elle les fait, mais elle ne le lui mentionne pas toujours. Elle n'agit pas toujours en femme soumise à son mari, mais exerce son propre jugement quand elle le juge à propos.

Avant 1835 la politique figure peu dans ses lettres. Elle suit les travaux de la Chambre dans les gazettes, mais elle demande parfois plus de détails. Sans la clarification des notes il serait difficile d'identifier les débats dont il s'agit. Après 1835 elle s'exprime plus ouvertement sur certaines questions mais d'une façon générale. Elle se plaint, par exemple, que la plupart des Canadiens manquent de dévotion pour la vie publique et ne sont pas prêts à

sacrifier leur vie privée pour le bien du pays. Mais il n'est pas question ici de suivre les événements qui mènent à l'insurrection de 1837, ou l'insurrection elle-même. Ceux qui s'intéressent surtout à la politique seront peut-être déçus.

Les lettres de 1838 à 1846 sont reparties en trois chapitres. De 1838 à 1839 (La Patriote exilé), Julie s'adresse surtout à son fils Amédée et à Rosalie Dessaules à Saint-Hyacinthe qui a la garde de trois de ses enfants. De retour avec son époux, après une longue incertitude sur son sort, elle supporte assez bien cette séparation et n'ose leur rendre visite par peur qu'elle se fera refuser une "passe" pour revenir aux États-Unis. Même la correspondance avec la famille au Canada est rendue difficile. Elle rencontre les amis américains de Papineau qu'elle trouve «si froids et si peu communicatifs» (p. 190), mais ils deviennent aussi les siens. En plus de ses enfants, c'est la situation politique qui la préoccupe, puisque son sort en dépend. Quand Papineau est persuadé de se rendre en France, elle le laisse partir sans exprimer ses propres réserves à ce sujet. En août 1839 elle s'embarque pour le rejoindre à Paris (p. 213).

De Paris (L'exilée à Paris, 1839-1842), elle s'adresse à Amédée. Elle est contente de lui, de son succès dans ses examens, et surtout de ses sentiments religieux. Leur situation demeure incertaine.

En 1843 elle revient au Canada avec ses jeunes enfants (Deux ans de séparation, 1843-1845). Ce sacrifice d'être encore séparée de Papineau, elle le fait pour le bien de sa famille et de leurs affaires, mais cela n'est pas sans l'affecter beaucoup. Elle s'entretient avec Amédée surtout d'affaires, dont il prend de plus en plus la responsabilité. Elle demeure à Verchères et à Saint-Hyacinthe, ne retournant à Montréal qu'en 1844. Ses lettres à Papineau ne sont pas nombreuses. Elle lui donne les nouvelles de la famille et parle peu de politique. Il lui a même défendu d'en parler (p. 301). Une fois qu'il n'y a plus d'empêchement politique à son retour et qu'il continue de s'absenter, elle perd patience. Sa santé en souffre et elle signe «Ton épouse affligée» (28 octobre 1844, p. 299). Mais elle le connaît assez bien pour savoir que ce n'est pas elle qui le décidera de revenir, mais ses amis politiques. Il revient après un voyage en Italie, en 1845.

Les deux derniers chapitres contiennent plus d'un tiers de la correspondance, de 1846 à 1862. Papineau devient passionné de sa seigneurie, la Petite Nation, et ils y passent de plus en plus de temps. Julie s'y ennuie. Elle se mêle peu des affaires de la seigneurie, mais indique parfois son impatience devant les décisions prises, et sa certitude que Papineau y dépensera plus qu'il en retira en profit. En 1852, elle se fâche devant le fait que les marchands profitent de la bonne récolte mais que les habitants n'apportent rien au seigneur, qui lui dit qu'il ne peut «les faire payer que quand il aura réglé les comptes» (p. 400). Dans la construction de Montebello, elle trouve

peu de plaisir et beaucoup d'embarras. Puisque Papineau est retourné à la vie politique, elle est souvent seule à superviser les travaux. Quand Papineau propose une nouvelle tour, c'est trop. Elle lui laisse savoir qu'elle n'y passera pas l'été mais ira plutôt à Saratoga. Pour une deuxième fois, elle signe «affligée» (p. 427).

La famille continue d'être sa préoccupation dominante. Le mariage d'Amédée à Marie Westcott reçoit très peu d'attention, mais plusieurs de ses lettres sont adressées à sa nouvelle bru qui ne reçoit que des compliments et lui apporte de la consolation. La maladie de Lactance prend toute la place dans la correspondance de 1846 et 1847 lorsqu'il est à New-York dans une maison de traitement. Il revient au printemps mais les problèmes continuent aussi longtemps qu'il demeure avec eux. Azélie, qui continue ses études et demeure au couvent, donne satisfaction. Elle souffrira elle aussi de maladie nerveuse, en 1856. Gustave lui cause des inquiétudes. En 1851, il tombe malade et elle en a soin pendant plus de quatre mois. Il est décédé en décembre 1851 (note 39, p. 388). Ensuite, aucune lettre n'est écrite jusqu'à avril 1852; il y a donc silence au sujet de cette nouvelle épreuve.

Dans une lettre très exceptionnelle (4 juillet 1857), elle écrit à Amédée pour lui communiquer son mécontentement en réaction à sa demande d'aide pour s'acheter un établissement. «Cela passe tout ce que l'on peut penser d'un tel égoïsme, de ne pas plus penser à tes malheureuses sœurs» (p. 432). Elle s'inquiète d'Azélie qui veut épouser «un jeune homme sage, religieux» mais son père dit qu'il ne peut l'aider pour s'établir. Elle pourrait retomber malade si elle ne peut l'épouser, et d'après elle, c'est lui qui en serait responsable. Si les arrérages seigneuriaux sont payés, elle fera son possible pour aider à Azélie. Elle signe cette lettre «Ta malheureuse mère». Son intervention porte fruit, et après une lettre d'Amédée à son père, Papineau accepte d'aider Azélie. Elle épouse Napoléon Bourassa en septembre 1857 (note 42, p. 432). Plusieurs des dernières lettres sont adressées à Azélie à Montréal après son mariage.

Religieuse et mélancolique, Julie Bruneau Papineau considère sa vie comme une vallée de larmes, pleine de sacrifices qu'il faut accepter selon la volonté de Dieu. Elle se souvient qu'elle était heureuse quand elle était jeune, mais trouve la vie de plus en plus pénible. Son bonheur et sa douleur lui viennent de sa famille. Vie extraordinaire, «femme patriote», peut être, mais aussi une femme qui a beaucoup en commun avec toutes les femmes qui ont vécu les plaisirs et les douleurs d'être épouse et mère. Une comparaison avec la correspondance de Susanna Moodie[1], par exemple, démontrerait beaucoup de similarité même si leur point de vue politique était diamétralement opposé. Tous ceux qui s'intéressent à cette période d'histoire auront donc intérêt à découvrir cette personnalité fort intéressante et dont la

correspondance touche à la vie familiale, la santé, la condition féminine, la vie sociale, la seigneurie, les affaires, la politique, la religion, l'éducation, l'enfance, et encore plus. La seule réserve concernerait donc le titre du livre, qui pourrait peut-être détourner certains lecteurs qui croiraient y trouver surtout une correspondance politique.

Françoise Noël
Nipissing University
North Bay (Ontario)

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. *Letters of Love and Duty: The Correspondence of Susanna and John Moodie*, edited by Carl Ballstadt, Elizabeth Hopkins, and Michael Peterman, Toronto, University of Toronto Press, 1993; Susanna Moodie, *Letters of a Lifetime*, edited by Carl Ballstadt, Elizabeth Hopkins, and Michael Peterman, Toronto, University of Toronto Press, 1985.

Daniel Francis, *National Dreams. Myth, Memory, and Canadian History*, Vancouver, Pulp Press, 1997, 215 pages.

Daniel Francis est un historien dont la feuille de route est déjà riche de treize volumes. Dans la liste, *The Imaginary Indian: The image of the Indian in Canadian Culture*, étude qui lui avait permis d'avancer que l'Indien était une fantaisie de l'homme blanc, un écran sur lequel les «non-Natives» projetaient leurs anxiétés et leurs croyances sur leur place dans le Nouveau Monde (p. 10). Il a publié aussi: *Imagining ourselves: Classics of Canadian Non-Fiction*, publiés chez le même éditeur. C'est dire que cet auteur a longuement réfléchi sur les aspects symboliques, culturels et politiques reliés à la perception de l'histoire canadienne. Utilisant des sources manuscrites, des documents gouvernementaux et de nombreuses publications étendues sur plus d'un siècle, Francis se livre à une déconstruction salutaire de plusieurs «mythes» retrouvés dans la production historique canadienne, savante et populaire. Son point de vue est ouvertement et exclusivement anglo-saxon: il n'en est que plus intéressant, car c'est le point de vue du nationalisme «canadian».

Son objectif n'est pas de démontrer que les «mythes» qu'il a diagnostiqués camouflent des mensonges ou des distorsions de la réalité historique. Il estime au contraire que les «mythes» ne sont pas faux, en tous les cas pas toujours, mais qu'ils expriment des «vérités» importantes, ils servent d'autres